

Julie Stanton

MÉMORIAL
POUR GENEVIÈVE
ET
AUTRES TOMBEAUX



Photographies de Régis Mathieu

**Mémorial
pour Geneviève
et autres tombeaux**

DE LA MÊME AUTEURE

POÉSIE

Parfaitement le chaos suivi de *Élie ma joie*, avec des encres de Danielle Stanton, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2011.

Requiem pour rêves assassinés : Hommage à Pablo Neruda, avec photographies de Régis Mathieu, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2004.

Là-bas, l'isle aux Grues, avec des photographies de Régis Mathieu, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2001 ; Collection « Le dire », 2011.

La Passante de Jérusalem : Chant d'amour et de mort, avec des œuvres de Gernot Nebel, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 1999.

À vouloir vaincre l'absence, Montréal, L'Hexagone, 1984.

Du mirage de sel, Pintendre, Éditions à mains nues, 1983.

La Nomade, avec des dessins d'Andrée Veilleux, Montréal, L'Hexagone, 1982.

Je n'ai plus de cendre dans la bouche, avec des œuvres de Jovette Marchessault, Montréal, La Pleine lune, 1980. Réimpression, 1981.

ROMANS/RÉCIT

Le Désir fantôme, Montréal, Leméac, 1996.

Miljours, Montréal, L'Hexagone, 1989.

Ma fille comme une amante, Montréal, Leméac, 1981.

BEAUX LIVRES

Carnets de l'Isle-aux-Grues, en collaboration avec Régis Mathieu, Montréal, Les Heures bleues, 2009. Prix du Patrimoine 2011 ; Lauréat de la MRC de Montmagny.

Le Parlement en lumière, avec des photographies d'Eugen Kedl, Québec, Commission de la capitale nationale du Québec, 2001.

Julie Stanton

**Mémorial
pour Geneviève
et autres tombeaux**

Photographies de Régis Mathieu

LES HEURES BLEUES

560, rue Mercier

Saint-Lambert (Québec)

J4P 1Z5

info@heuresbleues.com

<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)

<http://www.dimedia.com/>

ISBN 978-2-924277-03-4 (papier)

ISBN 978-2-924277-43-0 (pdf)

ISBN 978-2-924277-44-7 (epub)

DÉPÔT LÉGAL : BANQ, 2013

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

© 2013, Les Heures bleues, Julie Stanton et Régis Mathieu

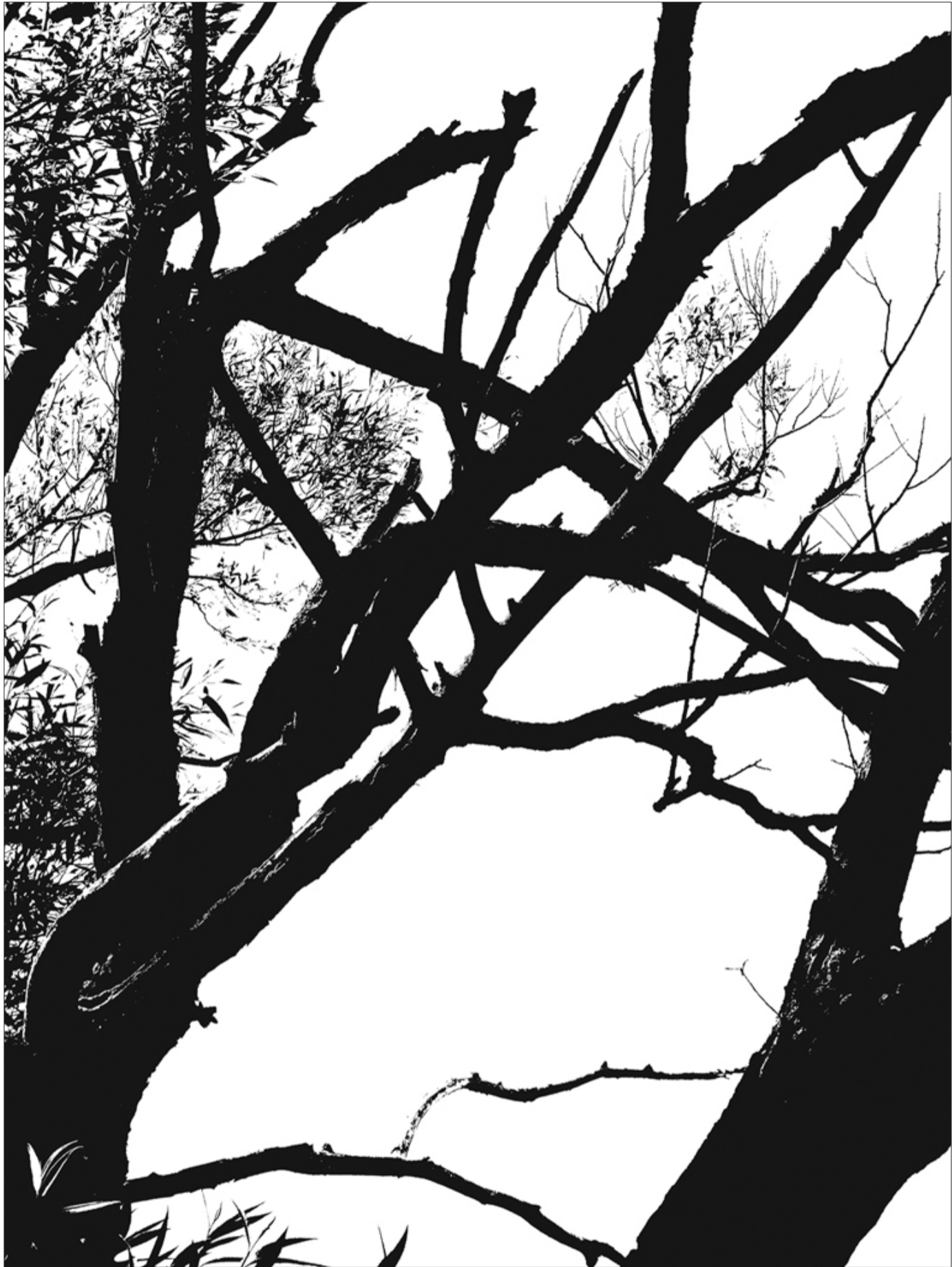
Éditions électroniques :

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel

info@vertigesediteur.com

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (Sodec). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la Sodec.

À David
pour toujours



I

*Si quelqu'un passait avec ton visage
si on me posait une question avec ta voix
tout
tomberait subitement
dans l'espace*

*On me verrait couché autour d'un pin
serrant son tronc comme la brunante
par où commence le soir.*

JEAN-PIERRE PELLETIER
Alluvions

QUE tu partes trop tôt si vite
je le savais oh ! tellement

ton corps métamorphose

j'en accumulais les fragments
chaque minute de chaque heure

où comme une assoiffée de l'amour qui s'en va

comme une mère
je t'avais entre les bras

bel oiseau de douleur
frémissante
de la tragédie de l'existence

combattante
en robe de dentelle bleue

ma terriblement vivante du passé
où dérives-tu
vers qui vers quoi

tandis que je me décompose
ô Geneviève
et que fleurit ton nom

tes yeux de sable mouvant
tes mains de ronces
tes cendres de vent et de plomb

je ne peux pas ne pourrai pas

ton visage papier de riz
peu avant mais bien après

c'est ce tableau ardent
cruel et fragile
qui me hante et me subjugue

ta bouche je la vois
sur celles où je la cherche

étrangère pourtant
dans l'absurdité des foules
des fêtes des salons

je suis ce silence de tombe
sans savoir quoi faire
ni des revenants ni des survivants

pourquoi Lazare et pas toi ?

j'ai de ton sourire l'ennui
de ceux qui gémissent en dormant

ton âme incertaine
qui s'éloigne sous le marbre

ô n'ajoute pas les larmes aux larmes

si c'est pour la perdre
de plongée en plongée

quand dans mes rêves
c'est toi que je veux

ta silhouette
si puissamment fragile

ce vaisseau qui a chaviré
le jour où la sclérose
t'a emprisonnée dans son roulis

je voudrais tant la croiser

au bout des doigts
dans la complicité des signes
tout un après-midi

cesseras-tu enfin de mourir
ma vertigineuse enfant

et tes os gèlent
et se consomment mes hivers

cœur muet sang muet
lèvres muettes
tu es le cadeau de la tristesse

monumentale tristesse

tu es mon Ophélie de l'ombre
sans lampe ni bougie ni flambeau

mais la creuse opacité

les corbeaux et ma dévastation

j'attends l'embrassement des mémoires
pour l'ultime fulgurance
des splendides incohérences

d'abord la nuit

qu'on me redonne la nuit
ton image

tu ne seras jamais loin
je te verrai ma Petite Ourse

maintenant que je vivrai
tournée vers les astres

les soirs de grand chagrin
et de vives constellations

sur le chemin d'un peu partout
je suis ta trace

ce parfum cette musique
cette chambre que tu traverses
avec ton pas authentique

ainsi que tu m'approchais
pour mieux nous voir

dans l'ovale de mon œil

à triple paroi

toi moi et nous
avant l'impensable

reviens aérienne
des lieux extrêmes
pour que je ne sois plus

celle qui trébuche qui ploie
au-dessus de cette forme

définitive
glacée
nébuleuse

à la fois très proche et très ensevelie

puisque palpite ta montre
à mon poignet

qu'elle affiche la fêlure
et que la fêlure
me vient d'en deçà et d'au-delà

nous sommes soudées forcément

j'ai si peur oh ! si peur
que tu sois morte pour de bon

cette montre
j'ai fait le pari
qu'elle tienne le temps

jusqu'à ta première tentative
de résurrection

mais un si long exil déjà
raréfie l'air et la foi

sous la dalle
les peut-être et les si

les labyrinthes les failles
sans bords ni bouts, sans fond, sans fin

alors quoi le néant ?

ni ce que tu es désormais

scellée d'immensité
dans la légende des siècles

ni ce que je suis
dans la trajectoire planétaire

rien de cela ne me consolera
de ton inexistence

ce paysage ses décombres
interrogent mes effrois
derrière l'égrènement des certitudes

ces madones
ces christes
terrifiants de mélancolie

je ne vois que descendances
incendiées de poussière

que le vide qui verdoie
que l'allégorie de l'antique naissance

l'idée que je me faisais
de la mort
ne te concernait pas

là où je suis venue pour te rejoindre
ici au milieu du Saint-Laurent
je baigne dans sa clarté

la beauté bouleversante

pareille à toi dans ta mouvance
nimbée de mystère
devant qui je me serais inclinée

foudroyée par ta luminescence

ton ultime visage
cette paix ce crépuscule
cette gravité royale

couchée dans le satin
tu étais à cinquante ans
mon enfant interminable

celle du tombeau celle du berceau
de l'émoi et du désarroi

mon enfant je te salue

le masque de tes souffrances
je l'ai gardé dans mon coffre à bijoux

avec tes médailles de guerre

hier gisait sous midi
ailes ouvertes
luisant sur ma rétine

un étourneau près du cimetière
à l'heure des croix solitaires

pour moi c'était toi

en soie
en plumes
endormie dans le gravier humide

cette vision
me ramène aux gloires d'antan

tes fossettes et tes tresses
la dégaine de tes vingt ans

mais ton regard
ton regard constamment

m'enveloppe
en de longues traînées
d'écume et de brume

où je m'enroule
pour mieux t'enserrer

texturée
effilochée
cousue et recousue

notre histoire
des origines à ce jour

25 octobre 2010

nous n'avions pas fini
d'en marcher les terres

nos soleils les vents contraires
notre Éden nos Sahara

l'amour ses détours
qu'auréole la Mort

tout ça enseveli avec toi
les insectes les racines
les rumeurs d'en haut

quand j'entends les grillons
j'entends en pleurs : « maman »

où es-tu finalement
dis-moi oh ! dis-moi

montre-moi ta preuve vivante

à l'âge des poupées
tu étais Geneviève
ma lubie mon enchantement

puis mon château en Espagne

tu es venue de chair et de sang
avec une odeur de sucre

j'avais le total excès de toi
l'impudeur de la passion
ses délices terribles

le lexique des dangers
à portée de la main

devant la possibilité du malheur
les coups bas des dieux
leur machine à broyer

qu'importait je t'adorais

cette enfant qui est mon enfant
qui sera-t-elle

et me voici lisant ton nom
sur une épitaphe

Geneviève pour l'éternité

tu voyages
ma porteuse d'étincelles
parée du luxueux des perséides

tu avances lentement immortelle

tandis qu'en accéléré
l'écho du monde
charrie la lamentation des mères

la porte à son comble
et à mon cœur

ces charniers ces enfants
ces filles de la torture
du viol des disparitions

depuis ton départ
les chevelures et les ongles
s'amoncellent

si tu le vois
n'oublie pas que tu t'en es allée

toi
par-dessus nos épaules
à un centimètre de ton souffle

c'était après l'illumination
de ta pupille
pleine de nous

sentinelles de la dernière heure
sur le qui-vive

l'espace d'une respiration
tu étais chaude

puis froide puis rien

ton envol ma détresse

quelque part sur Terre
d'autres *Mater Dolorosa*
n'en finissant plus de cercueils

suivaient
à travers l'opulence des restes

le fil d'Ariane
d'un enfant éparpillé
dans le vagissement brutal de ce qui gît

moi
même criblée de rouge
je t'avais peau contre peau

à l'aurore
je marche à côté de ta voix
cristal fêlé

ce gong aujourd'hui
sur mes méditations

la quiétude
les champs de maïs à s'y perdre
les tournesols du manoir

pour un peu ce serait la grâce

mais comment

comment me dépouiller de ma peine

puisque ta parole traîne
déchiquetée
sous mes tempes ces cisailles

j'implore désemparée
l'esprit des dieux des lieux
et le tien

pour que sa résonance
ne me soit plus
cet intolérable tressaillement

que je parle de toi ou non
ton absence
me prend à la gorge

j'ai osé cette nuit
te regarder me regardant
sur cette photo

je t'imaginai à hauteur de tes mots

ils n'étaient plus cette forêt
d'imbroglios
ce fouillis à force de courage

ils n'avaient plus le flou
d'une cathédrale engloutie

ma prêtresse des grands fonds

ni la géographie dure et amère
d'un reste de rivière

ma capitaine au long cours lent

c'était limpide et vertical
ton extraordinairement opiniâtre

« as-tu compris ? »

nos fous rires mon effondrement

au seuil de tes trente ans
pourquoi a-t-il fallu
que tu vacilles de ton socle

ton corps pas à pas à pas de loup
traître à toute vitesse

où ton fils germe orphelin déjà
David ici sans fronde

tes jambes de chiffon
tes yeux brouillard

il y avait toujours un trouble
de plus en plus clair

1989 le verdict maudit

« pourquoi moi ? »

en Roumanie la rafale se lève

bientôt dans les Balkans
on empilera tant de cadavres

pour parer le coup
j'ai dit au bord du gouffre

« pourquoi eux ? »

nous avons remis nos armures

pour ne pas sombrer
il nous a fallu refaire
l'apprentissage de l'avenir

comme ceux après la haine

de Berlin du Congo
de la Libye de l'Algérie

comme ceux à portée de vue
sous les petites barbaries
et le malheur inattendu qui tue

le battement
l'abattement des choses humaines

et tes jours sur une pente descendante

ta canne
tes impossibles orthèses
ton fauteuil d'infortune

dans ton destin de nuages violets

c'était un horizon de nuages violets

toi qui riais qui chantais
dans l'allée des chênes

ô ma Résistante

d'où te venait-il d'être heureuse

tu avais tant perdu
que je ne comptais plus
ni les vertèbres ni les muscles

« ici je suis une reine »

ce havre de bonheurs
sa nuée d'anges
aux gestes d'archanges

cet homme à mes côtés
ton Shéhérazade

dimanche après dimanche
tu marchais
dans ses odyssées ses scénarios

tu tenais la mappemonde
entre tes bras

tu n'étais plus de pierre
mais d'ailes et d'azur

ta joie alors ta joie

me pénétrait
aussi démesurément que le désespoir

le cheval pâle
du quatrième cavalier
de l'Apocalypse

fonçait sur nous oh ! sur nous

des sabots
pervers
t'émiettaient

t'entraînaient
dans le sel de la mer Morte

pour des années entières
tu pouvais être changée
en statue

tu serais ma terreur
ma panique ma torture

moi ton adieu perpétuel

je voulais à la fois
te garder et t'épargner

pour me protéger
tu t'es laissée couler

et je me défais à t'attendre

parmi les porteurs de fleurs
j'étais une mère seule

à l'endroit exact de l'arrachement

j'étais ce cimetière ce cercueil
cette fosse cette indignation

cette femme
violemment prête
à se glisser sous le granit

pour rassurer son enfant
apeurée
chez les morts anciens

ô ma Geneviève

ta robe de dentelle
ce bleu inachevé
dans l'achèvement de ta vie

en caressant le bois
une lame a tranché la mienne

j'ai dû consentir
au vide
je suis suspendue entre ciel et terre

bientôt
je marcherai jusqu'à la mort

s'il ne reste

de toi
que ton empreinte

j'irai m'allonger dans ta lumière



II

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant...

PAUL VERLAINE
« *Mon rêve familier* »

TU as l'angoisse maternelle

et Verlaine
enfièvre tes matins

quand la nuit
une forme saphir

d'une limpidité considérable

frôle tes cils
où hier dansaient
les feux des lucioles

qui que ce soit
c'est un pur phénomène

une voix
qui ne dit rien de conséquent
va et vient

si c'était l'esprit de ta fille
est-elle inquiète oh ! inquiète

le cycle des questions
s'installe à demeure

tu te figes dans l'urgence
mais pour combien d'années

certains soirs
tu refuses le sommeil

tu vérifies dans les miroirs
la densité de ton profil

tu veux te savoir
palpable et substantielle

l'hallucinatoire ne serait
que le trop-plein de ton manque

quelqu'un dit : « tu dois te reposer »
mais tu persistes
à réveiller ta vision

tu affines tes sens pour mieux saisir
d'où elle arrive où tu iras

tu envisages l'errance
pire
ne jamais atteindre ta fille

l'idée te cloue au pilori
mais tu choisis l'inexplicable

ses déraisons ses fantômes
sinon oublie la sérénité

des feuilles rouillées

collent à tes semelles

tu ignores
jusqu'où le plus loin
te conduira au plus profond

des odeurs
d'humus obsédant
d'hortensias et de roses

tu es bien sous les stèles

les effluves reconnaissables
du dernier corps de ton enfant
c'est à lui d'abord que tu penses

et tu frémis à l'idée de le retrouver
sur une image biblique
enveloppé d'un suaire

qui ici décide de disposer
du charnel des identités et du Temps ?

tu remets à plus tard
tes interrogations sur la théorie du doute

tu ouvres la porte au Songe

tu accèdes
à la fraîche noirceur

tandis que là-haut
Gaïa n'en peut plus

des foules compactes

ni des cruels soleils
au fond d'océans de misère

sous la terre nul outrage à la Terre

tout le vert pour eux
tous les archipels reconquis

les îles de sable
les foins de mer
les monts et merveilles

morts ô tes morts d'entre les morts

ce ne sont pas ces squelettes
ni ces ors ni ces bagues

mais de vibrantes mosaïques
que tu recomposes

chacun dans son évanescence
est ce que chacun était

Geneviève en octobre
Geneviève quatre saisons

d'évoquer son nom
te mène vers d'autres tombeaux

dans un décor
un peu baroque un peu gothique

voici ta mère ô ta mère
ton père ta sœur les voilà

mais ta fille

tu chuchotes tu cries
tu la réclames aux dieux

du coup
il n'y a plus personne

tu fais ton *mea culpa*
en te rappelant
qu'elles ont les fatigues nombreuses

ces âmes qui voyagent
sur le dos de hautes bêtes
et dans des barques nomades

en route vers l'extase

dès que tu ouvres les yeux
ça se pétrifie

tu as soif de mirages
mais où dans la ville

ville assassine
ville fureur de vivre

tu demandes l'aumône
d'un début de délire

tu dis que tu cherches ta fille

dans les constellations lunaires
les remous d'ossements
qui se remettent en marche

on t'entend
mais ne t'écoute pas

« quel âge a votre fille ? »

les autoroutes te dévorent
tes territoires s'embrouillent

tu roules si distraite
que tu grilles les feux rouges

tu es ailleurs

à minuit pile
tu t'imagines à l'île
tant de ciels tant d'étoiles

ta Petite Ourse peut-être dort

tu es orpheline
tu es débâcle
tu es fleur de peau

tes morts
blêmes et touchants
font du vacarme sous tes tempes

tu convies ta songerie
avec ses meurtrissures possibles

Show me the place where the suffering began...

tu peux te raccrocher à Leonard Cohen
si tu perds pied
de l'autre côté du visible

qui est là qui vraiment

à part la Mort
imprécatrice et outrancière
faucheuse de civilisations

tu rêves et rêves

ce sont hélas les vieux cauchemars
d'une ancienne vie
où tu cherchais aussi ton enfant

autour de toi des hôtels
dans le vent qui rend fou

leurs téléphones trous de mémoire
leurs chasseurs ombres chinoises

leurs ascenseurs vers nulle part
leurs piscines ventouses
des pierres aux chevilles

tu as beau vouloir fuir
cette énigme de crabe

tu ne parviens pas
à franchir le mur du son
derrière lequel pleure

ta fille d'autrefois

tu te réveilles avec de l'eau
jusqu'aux poumons

et tes cicatrices archéologiques
une journée de pluie fine

c'était inévitable
au rythme d'une larme par seconde

tu bouges précautionneusement

en appliquant assez de mauve
pour te maquiller
au-delà des apparences

aucune glace ne se prête au jeu
aucune n'est un lieu sûr
aucune ne va plus loin que ta face

à deux doigts
d'être la plus ravagée de la planète
si tu ne t'arrêtes pas

bientôt tu rivaliseras de débit
avec le Salto Angel

rendue à ce point

tu te précipites dehors
pour prendre appui sur le béton

ou t'ancrer
au plus haut des cieux

peu importe d'où surgira l'éclair

ça pourrait être en pleine forêt
en plein cimetière
ou en plein visage

pourvu que tu perçoives
un signe malgré ce qu'on en pense

tu es une idée fixe
tu as l'état second au maximum

les humeurs
parfois incendiaires
parfois à l'ère glaciaire

« elle boit trop ou trop de café »

tu laisses dire
avec une pointe de regret
pour ce qu'elles ne vivent pas

chercher sa fille
quand ce serait chez les morts

c'est avoir eu une fille

il y a des femmes
qui se damneraient pour ça

tu caches
ta douleur dans ta poche

avec ta Geneviève
absolue
tu as la gêne de l'abondance

combien de suicidés
sont passés devant toi
le cou étranglé avant le geste

et d'enfants et leur *vieux mal*
et de prostituées abusivement

cet homme
a son chemin de croix
piqué dans les veines

tour de Babel
plaies d'Égypte
décadence de Babylone

tu as vu sans voir

aveugle impitoyable
garde pour toi
ton cœur haletant et submergé

tu scrutes
les quatre points cardinaux

d'ici à Sydney à Tokyo
de Dublin à Casablanca

des piétons valeureux
traversent dans l'anarchie

les rues du chacun pour soi objets

non identifiés
parmi le tohu-bohu
du tohu-bohu qui s'obstine

le temps lent n'a plus cours
et les issues sont rares

au moins ta fille
avec sa vie intemporelle
est sortie de l'enfer

pour éviter le blâme
d'un détournement de sens

tu l'exclus
de ton champ de comparaison
et la déposes dans ton jardin secret

il faut y aller

tu ne peux pas
changer l'eau en vin

ni prendre sur toi
le manque d'oxygène

le massacre de ta langue
la folie intercontinentale

tu ne peux pas porter l'univers
comme une couronne d'épines
dans tes cheveux

un matin
tu te lèveras chauve
et l'univers t'aura abandonnée

inutile de prêcher
personne n'est attentif

tu te réfugies dans ton lit
avec l'épreuve du temps

tu n'attends la rédemption
que pour toi et ton enfant

ô Geneviève ne meurs plus !

III

*Sous les choses, une personne, une émotion
ou la beauté qui se déplace.*

ÉLISE TURCOTTE
La voix de Carla



L'EAU

cogne dans ton crâne
tu crains un acouphène

déplacer ta tête ne change rien
la mer est dans ton oreille

et toi dans la mer
et la mer au milieu de la pièce

tout est émeraude ruisselle
en fugitifs instants de mystère

tu nages entre deux eaux
tu te demandes où est la Terre

ton lit est un dégât
d'algues
de joncs de sel

tu pressens qu'à l'aube
il ne restera que du blanc

ou une boue âcre
à laquelle tu ne survivras pas

si tu refuses de suivre le courant

*d'abord cela prenait l'aspect
d'une sorte de miroir tremblant
qui n'aurait aucune image à refléter*

mais un clignement de paupières
suffit à ouvrir le passage
une barque et son Passeur
glissent
dans ton œil mouillé

la brume la cape le symbole
tes ardeurs

dans cette atmosphère
tous tes tombeaux sont possibles

tu dis Geneviève
l'écho te renvoie Madeleine

« quel âge avait votre sœur ? »

tu avais répondu dix-neuf ans
aux soins intensifs

certaine qu'elle se réveillerait
les volcans le font bien

Madeleine
répandue sur l'asphalte
comme une oraison funèbre

Madeleine
brasier continu
dans de fragiles poèmes navrés

pour un homme inatteignable

Madeleine

qui adorait Jacques Brel
et croyait en Dieu

à Martin Luther King
à la fin de la guerre du Vietnam

Madeleine pleine de grâce
son âme
était déjà avec les âmes mortes

tandis que tu avais
l'espérance déraisonnable
dans le corps médical

avant ce matin de 1965
la mort c'était celle de tes aïeux

cinq minutes auparavant tu allais et venais
sans motif de malheur

brusquement sous l'étreinte
perfide
des seringues et des tubes

la nuque brisée
ta sœur
était un robot métronome

tu affrontais la tornade du siècle
avec des *requiem*
dans ta voix au passé décomposé

« parle-moi ! parle-moi ! »

ton cri
se hachurait
sous l'atroce mystification
de son souffle artificiel

ta vie ne serait plus pareille
Madeleine t'avait entraînée
dans une danse macabre

en l'embrassant *in extremis*
tu te demandais
ce qui se tramait

sous son front de momie
désormais d'un autre monde

emportait-elle dans l'abîme
ses poèmes
autant de fois autant déchirants

sur la Vie
et sa propre mort

sur la Solitude
des êtres

sur l'Amour
qui se dérobe

on lui a mis
son tailleur de laine
pour qu'elle ait bien chaud

mais toi
tu étais glacée
jusqu'à la pâleur
elle avance
cinématographique
au centre du cristallin

tu la touches presque des cils

à supposer que ce soit vrai
la Mort
dans une jupe à carreaux

un bandeau sur les cheveux
une chaîne d'argent
sur un col de soie

le plus lointain
de Madeleine te revient

parfaitement évident
avec la foi des souvenirs

à l'heure
de tes cimetières excessifs
tu es à pierre fendre de chagrin

de l'avoir tant aimée
en oubliant
qu'on peut mourir

garde l'iris bien liquide
il y a si peu d'eau

sous la glaise et le limon

garde la nuit à jour
s'il fallait que tu te réveilles
là maintenant

tu ne saurais rien
de l'itinéraire
entre le drap et ta douleur

comment traverser
les canaux et les calcaires
les vitraux et les visages

si elle ne te dit pas
ce qu'elle sait
des frontières abolies

le voyage est long
le voyage est ambigu

tu anticipes
plusieurs destinations
pour une seule contemplation

sa bouche hors du temps
parle au compte-gouttes

toutes les langues à la fois

elle a la symphonie fabuleuse
des oiseaux migrants

la polyphonie des chorales célestes

le rugueux et le satin des dialectes

la sonorité du persan

du créole et du danois

mais c'est en italien

que tu lui demandes le parcours

« *mi mostri la via* »

elle sait qui tu es qui tu cherches

tu entends en lituanien

le nom de Geneviève

tu es un puits de connaissances

tu as l'ouïe globale

à la lueur

du mince espace de liberté

de tes rêves et rêveries

elle te donne une leçon des ténèbres

dans la clarté

de son assurance radieuse

Madeleine

comme une *aria* comme un psaume

sur le point de s'achever

tu voudrais la retenir

entre la prunelle et la paupière

tu as la vision à pleine capacité

tu es dedans
tu es dehors nulle part et partout
que tu saurais nommer

mais le clapotis de l'eau
la barque qui s'estompe

bientôt tu basculeras
tu le sais tu le sens

de ce côté-ci des choses

et le merveilleux
à force de s'altérer
leur rendra leur affligeante précision



IV

*Ce soir, même une feuille qui bouge
fait trop de bruit.*

CLAUDE ESTEBAN

Morceaux de ciel, presque rien

LE noir te broie

alors que le 25 octobre
flambe rouge
sans t'épargner

deux ans aujourd'hui

il n'y a pas d'habitude
c'est toujours plus d'absence
oh ! désormais

tu as le cœur qui crépite
et davantage
en allumant un lampion

car il s'agit de faire doux
pour ta fille ensevelie

à distance heureusement

de l'odieux
du criminel
du plus-que-parfait de l'horreur

délivrez-les
de leurs bourreaux quotidiens

et des lieux de saccage

tu essaies
de ne pas avoir la détresse
subjective

il y a tant
de fosses communes
à l'étroit dans l'éternité

tant de morts-vivants

coincés
dans le trop peu
pour les trop nombreux

des mégapoles électriques

mais ton enfant
occupe l'espace en quantité
entre ta poitrine et tes hanches

où tu la portes
avec ses ailes de saule

morte
elle est revenue
instantanément entièrement

là où elle a commencé

mille et une fois
le nom de Geneviève

à tue-tête en silence
face au calendrier

il est près
tout près si près
qu'il coule de source

dans ta peine debout
tu dois te faire à l'idée

il n'y a jamais de revenants
à la date anniversaire

c'est inscrit
dans le code génétique
du deuil et des adieux

mais ce baiser dans le cou
cette écharpe de laine

ta mémoire t'écorche
te griffe et te mord

tu chancelles
devant l'arrêt sur image

c'est l'île reconquise
qui encore t'apaise

le roux des herbes couchées
les épis surtout

les Laurentides

sous certains éclairages
certaines façons de voir

te rivent au bleu impérial
déjà installé

glissant vers le gris
puis le prune de novembre

et le fleuve
qui roule ses grandes marées
était hier

d'une majestueuse violence

il suffit qu'un couchant
t'épuise de beauté

pour que tu fasses l'inventaire
des possibles

tu marches incrédule cependant

belles
de langueur et de légèreté

sculptées harmonieuses
dans l'étendue de leur vol

les oies une à une
alignées blanches par milliers

t'engravent

subjuguée dans un tableau
de Riopelle

tu oublies les couteaux
tu oublies les plaies
tu oublies l'envers de toi

les pierres
empilées de tes lourdeurs
se désagrègent

l'espace bienheureux
d'un moment

où à tant fixer l'horizon

l'horizon s'élargit
d'un simple regard lyrique

par grappes
les lentes voyageuses
se balancent là et ici

ici et là-bas
avec une nonchalance
qui te déconcerte

tu attends qu'elles s'élèvent
le temps passe tu ne bouges pas

mais à l'évidence
elles ont choisi de demeurer
un pur décor

pourquoi t'acharner

tu as une valise
de larmes à vider

les visages de ta fille
à recomposer

ses actes de bravoure
à archiver

c'est beaucoup
en ajoutant l'émotion

au milieu
des îles et des îlots

les oies
continuent de t'arrimer
au désir

tu guettes le spectacle

même désabusée de la prière
tu pries
pour qu'elles t'offrent sa splendeur

« Geneviève exauce mon vœu »

tu lui dis
que tu comptes jusqu'à vingt
avant l'offertoire

à seize tu sanglotes
devant un ballet aérien
sommptueux de magnificence

tu crois à une réponse cosmique

il se peut réellement
que ta fille t'entende

réellement ?

tu arpentés le jour
entre la douceur et le doute

tu ne veux toucher à rien d'autre

qu'un collier
un vêtement un livre

sur chacun un peu d'elle
dans les détails

ou ce que tu recueilles
de votre histoire
à mesure qu'elle s'intensifiait

dépossédée par le brutal ennui

tu écoutes la radio
en élevant le son
pour te sauver du naufrage

quelqu'un parle

de Nelligan
et de Camille Claudel
9 août 1899 10 mars 1913

tous deux internés

ô pères et mères

tu t'absentes de ta Geneviève
pour penser
à leur Émile leur Camille

tu constates de ta chambre
le tourment
d'avoir pour enfant

un enfant à l'extrême
aux visions prophétiques

qu'habite en folie une création
digne des dieux
qui leur fait ombrage

tu souffres ce qu'ils ont souffert
ces hommes ces femmes

aux prises avec l'énigme
de leur fils insondable
leur fille de haute lutte

tu te demandes
s'ils auraient préféré la mort au génie

tu t'endors
avec tes questions d'outre-vie

ta chambre à vrai dire
n'est plus ta chambre

mais une intrigante
percée de jaune

avec une sensation
de chaleur
et du sable jusqu'aux mollets

tu perçois
le déplacement de la barque
donc c'est le Lieu

il y a des falaises et des cavernes
pas de routes mais une route
qu'importent les détours

des feux follets
des bruissements
des paroles vagues

tu saisis le mot joie

c'est celui-là
seulement
que tu veux pour ta fille

lueur après lueur
le jaune t'entraîne

dans un désert sur le coup de midi

des dromadaires
et d'in vraisemblables chevaux
des ânes allégoriques

se déplacent en surimpression

tu t'agites dans ton lit
accablée de soif
d'interrogations et d'hallucinations

où vas-tu et avec quel esprit

qui d'autre que Madeleine
s'est infiltré
dans les signaux de ton œil

qui du Pays des morts

certainement pas ton enfant
tu l'aurais dans la peau

qui alors
et comment savoir comment l'aborder

tu demeures à l'affût

quelqu'un s'approche
sous un soleil d'hypnose

on dirait un Touareg
sur une haute bête

selon l'angle
il est parfois vieux
parfois jeune

l'homme bleu
a les yeux gris de ton père

il t'appelle par ton nom
dans la langue tamasheq

dès lors tu sais
d'instinct et d'émoi
que c'est ton nom

il a extirpé du sol pour toi
une rose de Jéricho

mais tu reçois
les iris de Sibérie de ton père

entre tes mains ouvertes
sur le vide

il se passionnait pour les fleurs
il jouait avec les chiffres
il circulait dans un nuage de fumée

il était solennel

quand sur un air de Chopin
il chantait pour ta mère
en lui dédiant sa mélodie

quand il récitait à ses cinq filles
Tu seras un homme, mon fils.

ton père
aux accents ici étrangers
à l'heure du thé sous la tente

tout est vrai
puisque tout est là

sa moustache
son sourire à la Clark Gable
ses dents parfaites

assis autour du brasero
qui éclaire ta cornée
c'est lui

devant la porte de toile
une antilope monte la garde

le Lieu ne permet pas
aux vivants
d'approcher de trop près

les âmes
depuis longtemps
défuntes

si tu pouvais
revenir en arrière

lui donner

le bouche-à-bouche
sur le lit
des dernières solitudes

pour qu'il aspire ta douleur
comme la sienne
en perdant Madeleine

incommensurable
inguérissable

et qu'il gardait secrète
ton père si farouche

lorsque la vie
le tirait à bout portant

et qu'il taisait ses harassements
son enfance sevrée de tendresse

un coup de couteau
ou un drame quelconque

si Roger Henry Stanton
avait vu sa petite-fille
se disloquer

son impuissance
se serait traduite

à coups de sécateur
dans la haie des rosiers sauvages

ou par des allées et venues
autour des seringas

taciturne et sourd

pour cacher sa détresse
à l'ombre de leur parfum
une épine au cœur

sous ton édredon
couvert de poussière d'or

tu lui chuchotes
que Geneviève
est quelque part où il est

qu'elle a une robe bleue

qu'on vient à peine
de la coucher
entre des planches d'acajou

ce n'est pas dis-tu une fin en soi

hier se peut
aux limites de l'espérance

tu veux qu'il te raconte
ce qu'il sait du Pays des morts

combien de traversées du désert

quand ça commence et à partir d'où

par quels chemins
avant l'état de grâce

après la sortie du tombeau
le sang noir

et Geneviève ?

combien de coïncidences
d'allers-retours et de détours
pour que les morts se croisent

ce calcul incalculable
voilà après la perte
le nœud de ton angoisse

ton père se retourne
il a son feutre noir
il chante

tu entends Leonard Cohen

Show me the place where the word became a man...

et le ciel n'en finit plus
de s'étendre
d'airain et de vent sur vos têtes

n'en finit plus de vous séparer
dans les hurlements
d'une sirène d'ambulance

qui enterrent vos élans

vous éloignent et vous déchirent
en effaçant les hommes bleus
leurs turbans immaculés
les ânes à la Dali

le matin
avale la silhouette de ton père

plus d'oasis
plus de fleurs
plus de communion

tu es désenvoûtée

tu lis sur la Toile
un papier signé par ton père

1968 tu avais trente ans
déjà tes bouleversements

mourir t'arrivait chaque jour

ton père
pouvait s'attendre à tout
sauf de te parler de lui

tu te rendors
minimalement
pour te réveiller les bras tendus

tu rejettes l'hypothèse
d'un mirage

car à moins qu'on t'assure
que ton père a été l'otage
de ton attrait pour l'exotisme

et de ta quête de sens
à l'âge où il est parti

tu diras l'avoir vu réellement

et s'il n'avait rien
à t'apprendre
c'est que les siècles paraît-il

s'additionnent
avant de faire le compte
du Grand Argentier du Temps

la mort
c'est bien plus que mourir
mais c'est d'abord mourir

tu répètes rageusement
ce que ton père citait volontiers

Mort, où est ta victoire ?



V

*j'avance
l'œil élargi de peine
j'avance
aveugle dans ta main dressée vide
les siècles de sable
qu'une gorgée de ton eau
baptise
tu me manques*

SUZANNE JACOB
Les Écrits de l'eau
suivi de *Les Sept Fenêtres*

*T*A révolte au poing
tu marches
vers le *Bateau ivre*

ta colère se fracasse
contre le profil
du vieux remorqueur

sur qui le soleil stupéfiant
de novembre
dessine des voyages à rebours

tu penses à Rimbaud
mais c'est Baudelaire que tu entends

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.

ses vers te happent
des souvenirs heureux aussi
de ceci ou de cela

oui mais

tu avances vers ce bout de l'île
avec tes fantômes
aux conséquences imprévisibles

rien n'y paraît sinon leur ombre

malgré ces morts à tes pieds
la beauté toujours

un peu plus
tu tomberais à genoux

elle est d'est en ouest
elle est poignante jusqu'aux os
elle est obscène

lorsque éblouie

tu imagines les fourmis
dans des bureaux design
qui s'activent à tout rompre

l'immense besogne
d'être en vie au jour le jour
privées des lenteurs essentielles

ou sans espoir tout court

c'est de ce point de vue
que tu penses à ta fille

ton héroïne posthume
avec son gâchis et sa noblesse

ça te ravage et te ravit

en prévision du gris

tu cueilles les orangés et les verts

tu auras tant d'instantanés
que t'isoler en poésie

sans écran de télévision
pour te jeter
dans les flammes et le courroux

sera d'un luxe frisant la luxure
sachant ce que tu sais

des kalachnikovs
des *Tempête du désert*
des *Pilier de la défense*

qui recommencent
recommencent recommencent

pas de pitié
pas de pardon
juste la barbarie

si tu avais le choix des armes
tu leur dirais
d'attendre au Jugement dernier

tuerie ou vengeance
c'est du pareil au même

un peuple
debout furieux
humilié

a dégainé le premier

un peuple
couché saigné à blanc
agonisant

a tiré la deuxième balle

une seule voûte céleste
sur des cadavres incompatibles

la même pour tous où qu'ils soient

il y a un aspect
vertigineux dans cette idée
surtout à ta fenêtre

quand tu navigues à vue
entre la lune et ta Petite Ourse

qui brille incandescente
au-dessus des plaintes

dans tes ferveurs et tes combats
c'est toi c'est elle
c'est vous deux et c'est ainsi

vous avez subi les fusillades
déjoué les champs de mines

tenté vainement
de fuir
la bombe à retardement

tu as survécu au carnage
pas elle

dorénavant
tu te tiens loin
de la mort en direct

tu as eu ton lot en surabondance

ce qui arrive ou n'arrive pas
la paix par exemple
peut rester un souhait

tu tournes pour mieux dormir
le dos
à la folie des hommes

aussitôt repentante
de partir de toi
pour te désengager du chaos

tu as mal à la Terre
et la Terre ce soir te va mal

aussi bien regarder ailleurs

penchée
sur le mystère de la mort

immobile au bord de t'endormir

tu repasses en boucle
tes rencontres autour de l'œil

des pans entiers se sont effacés
des visages et des voix

comme si tu avais laissé
la porte ouverte
à la libre circulation des illusions

et que planait sur toi sur eux
un adieu définitif
alors que ta fille est introuvable

d'où ton effroi maintenant

depuis les abysses du sommeil
tu appelles Geneviève

et ton cri *s'en va battant les murs*
d'une caverne de rêve

le long des couloirs
qui ont pour toi
les nuances de ton désir

ocre bourgogne rose
violet et bleu et vert émeraude

des parcelles de blanc
s'accrochent aux taureaux mythiques

tandis que pingouins et méduses
nagent fantasmagoriques
noirs et argent

une inspiration si féconde

qu'une Vénus
d'ivoire
sur le point de donner le jour

t'amène à croire
que ton enfant ne tardera plus

ces gravures ces formes
l'énergie tellurique

où que loge ta caverne
dans une vallée une colline
à flanc de montagne

tu crois à ce que tu sens
qui te tombe dessus

un déluge de tendresse

capable d'émouvoir
les figures statiques
des arches et des parois

quelque chose se passe

au fond de la longue crevasse
de ton angoisse

sans le réaliser
tu as avancé à contre-courant
du lit de la rivière

et de tes eaux maternelles

subitement tu n'es plus la mère
mais l'enfant

c'est bel et bien toi
qui t'élances vers elle

ta mère
sa tête blanche ce phare

elle est unique et multiple
dans le gel des cristaux
sous les arches et sur les parois

semblable à Dieu elle est partout

qu'elle te reconnaisse
qu'elle te dise « viens »
qu'elle t'ouvre ses bras à profusion

tu retrouveras
la fine fleur du pain et du sel

l'état prodigieux de la félicité

l'enchantement
aussi tard qu'elle le voulait
dans des livres à tranche dorée

quand ta mère te conduisait
aux portes du Paradis

pourquoi pas à ta fille

son chemisier rouge
te sert de repère

dans les méandres
de ce flou artistique

tu as si peur
qu'elle soit un pur hasard
ou une illusion d'optique

d'autant que tu en veux
à mort à la Mort
de lui avoir volé

ses quatre-vingt-dix ans

ta mère
Femme forte de l'Évangile
pliant draps et serviettes

ou Jeanne d'Arc
debout sur la place publique

cent ans
ça n'aurait pas été assez

pour recevoir à sa table
et remettre l'Église en question

aussi connue
que Barabbas dans la Passion

elle avait autant
d'amis que d'ennemis

le discours percutant
sous un sourire en coin

des airs parfois de midinette
jusqu'à tard dans sa vie

inutile d'attaquer ses filles
pour qui elle était
la *Queen* indéniable

leur incontournable tour de contrôle

elle devenait une sorte de Mère Courage
leur irrépressible rempart

chef de file et visionnaire
citoyenne du monde

son credo
justice égalité ouverture aux autres

ta mère aussi
tu la chercherais jusqu'aux Enfers

« maman... »

un mot ingénu
d'une telle amplitude

tu te redresses dans ton lit

croyant à l'orage

pour t'élancer aussi vite vers la caverne
de crainte qu'elle ne s'effrite

ou que ta mère s'égare
au premier enchevêtrement

« maman... »

tu as le désarroi
aussi fort que ton exaltation
à dire et redire

« maman... »

tu t'en délectes tu t'en enivres

et tu pleures comme une Madeleine
et tu penses à ta sœur
et tu revois ta mère

amputée d'une fille

stoïque
au pied du cercueil
de son enfant

écroulée seule
au pied d'une croix

elle avait hurlé son désespoir

tandis que des démons
tambourinaient
à la porte de son âme en déroute

la Gardienne du Temple
avait-elle été assez vigilante

prévoyante clairvoyante

mais ta mère
avait rappelé la Guerrière
à la rescousse

endossé sa cotte de maille
repris sa bannière
et sa place dans la cité

avec au cœur
un trou sans mesure

cette cathédrale
aux colonnes givrées

ces animaux ces esprits

tu veux
que ta mère
se manifeste de nouveau

si ce qui fut elle
s'en est allé en poussière
sous l'épitaphe

Françoise Gamache Stanton

1914-2004

La vie, jusqu'au bout

elle est plus vivante
que supposément morte

puisqu'elle te chuchote qu'elle t'aime infiniment

« *αγαπώ απείρως* »

dans la langue
de Platon
que tu décodes à ta façon

donc elle est revenue
donc elle peut repartir

tu dois vite lui confier ta peine

lui rappeler
comment elle t'avait étreinte
devant l'inévitable

lui dire
que tu t'épuises
à retracer Geneviève

car l'effort est surhumain
avec tout ce qu'il faudrait savoir

du voyage
de la vitesse de croisière

du nombre de décennies

mais que pas plus tard qu'hier
tu espérais encore

quel est son lieu dans le Lieu
ce Pays des morts
par milliards de milliards

le connaît-elle ?

ce que tu as ajouté
par la suite
s'est éteint sur tes lèvres

avec un léger goût
de pomme et d'anis

à moins que les heures allouées
pour ta quête
soient arrivées à échéance

*il y a un temps pour chercher
et un temps pour perdre*

tu es à un cheveu près
de revenir à la Bible

quand ta mère
entourée de couleurs
et de transparence

t'ouvre la voie

par-delà les profondeurs
de ta profonde lassitude

dix secondes
avant de disparaître

tu résistes

au tic-tac de l'horloge
au voyant du téléphone
à l'orange

à cette lettre d'ailleurs

la réalité
ne fait pas le poids
avec tes courtes éternités

si tu ouvres
oh ! à peine une paupière

c'est pour aussitôt la refermer s
ur ce qui te hante

retrouver ta caverne de rêve

car peut-être
t'y attendent des révélations
sur ta fille hors de portée

une rencontre miraculeuse

sinon ce sera un cauchemar

à défaut
de cet improbable miracle

mais le Songe
généreux et bienveillant

te transporte
sous les lustres d'une salle

où s'entend
le chœur des allégories
et des métaphores

leur symphonie
se mêle à celle
de la *Jeune fille à la gerbe*

de *L'Implorante*
des *Causeuses*

venue à toi
dans sa splendeur initiale

Camille Claudel
te conduit à sa *Niobide blessée*

ô épaules ô bras
inertes offensés et froids

c'est la chair de ton enfant
que tu effleures

diaphane

insaisissable et impalpable

une forme
circule entre les bustes

et le Songe
lumineux et accueillant
lui donne sa vérité

en te faisant voir
Nelligan
jeune et flamboyant

à l'âge de *La romance du vin*

puis le poète brisé
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?

tu voudrais le sauver
de l'exil intérieur

quand plus personne alors
lui célébrait son triomphe

mais *L'Aurore*
t'appelle et t'interpelle

la tête
a le magnétisme
des œuvres énigmatiques

sa chevelure
le mouvement

d'une aile ou d'une vague

son regard en hauteur
voit ce qu'on ne voit pas

toi en t'y plongeant

c'est celui de ta fille
qui te transperce

et le Songe
virtuose et consolateur
joue de son onirisme

voici que son visage
se substitue à celui du marbre

voilà comment tu trembles

l'implorant de revenir intacte
parmi les vivants

de la bouche
jusqu'ici muette de *L'Aurore*

s'échappent des phrases
au vocabulaire hybride

qu'importe leur sens exact

tu en connais
l'essence le répertoire les variantes

ta fille te parle
elle existe par-delà la mort

tu es sa mère
dans l'effrayante perspective
de la perdre sans retour

tu gémiss dans ton lit
Geneviève ô Geneviève

et le Songe
patient et compatissant
te berce tard dans la nuit

avec ton enfant
sans autre alternative que l'enlacer
inépuisablement



VI

*Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente*

GUILLAUME APOLLINAIRE

Le pont Mirabeau

DEPUIS que je te porte
ô ma Geneviève
d'aussi près que le poème

dans le vers
et la charge des mots

dans le martèlement de ton nom

sur une page
que ton souvenir transcende
sous mes doigts habituels

j'ai le mal incurable

de toi et du poème
de nous à travers lui
et de lui en partance de toi

dans cette somme des deuils
tu auras été
ma constante brûlure

la muse souveraine
de mes rendez-vous nocturnes

derrière une fenêtre

de plus en plus givrée
je veille
sous la protection des poètes
à qui je rends grâce
en écoutant le beau chant
de leurs émois
j'ai su te dire
ma douleur animale
mon cœur dénudé
comment aurais-je pu
du temps
où tu vivais
avec tant de désolation
et nulle
expérience de la résurrection
ma chape de plomb
n'aurait pas résisté
aux aveux
je t'aurais précipitée
dans ma fin du monde
avant que la terre ne te prenne
le destin
déroge rarement à sa mission
le temps venu
il accomplit son *Œuvre au noir*
voilà pourquoi
je me suis pardonnée

de n'avoir pu te sauver

toi qui de perte en perte
entre mille sourires
et nulle plainte

m'as appris
comment mourir
sans désenchanter de la vie

j'ai trouvé
le salut de moi-même
dans la tourmente des événements

tu m'as entraînée
au haut de l'Everest

ma fille mon enfant
ma sherpa

réfugiée
dans ma chapelle ardente

pour vêtir ton spectre
de pourpre et de velours

c'est ta robe bleue
qui émerge de ta biographie
comme une petite âme
endimanchée

s'échappant
d'un vaisseau fantôme

vers quel cimetière marin
as-tu dérivé

vers quel port quelle contrée
quelles eaux
hormis ce fleuve quand je te parle ?

dans le coin nord de la chambre
ta voix parfois
a des accents d'infinitude

tout dépend
de quel côté souffle l'espérance

arrive la saison des vents d'ombre
des bourrasques s'annoncent
les glaces se figent

demain la tempête

reste au chaud avec moi
ma chérie
tu as l'éternité devant toi

et quand tu surgis
la lumière qui m'inonde
c'est ton sourire

Notes

Outre Paul-Marie Lapointe, Paul Verlaine, Élise Turcotte, Claude Esteban, Suzanne Jacob et Guillaume Apollinaire, m'ont notamment accompagnée : Pierre Ouellet, José Ángel Valente, Fernando Pessoa, Pierre Loti, Rudyard Kipling, Charles Baudelaire, Émile Nelligan, Marguerite Yourcenar, Roland Giguère.

Les extraits de la chanson « *Show Me The Place* », de Leonard Cohen, sont tirés de son album *Old Ideas*.

Les photos ont été prises à l'Isle-aux-Grues.

Merci aux personnes qui m'ont permis de vivre pleinement la solitude nécessaire à la méditation qui a nourri ce livre : Régis Mathieu, mon amour, mon époux et mon complice qui m'a encouragée à aller de l'avant en veillant de loin à mon confort et à ma sécurité.

Denis Boulanger, dont la maison a constitué le refuge par excellence pour accéder au Pays de mes morts.

Suzanne Blain, mon adorable voisine au milieu du fleuve Saint-Laurent, aussi disponible que généreuse, et les gens de l'île qui m'ont accueillie dans leur communauté.

Laure Belleau pour sa lecture sensible du texte, Charles Lebrun pour son assistance technique et virtuelle ainsi qu'Andrée Veilleux pour son regard d'artiste.

Québec, 25 octobre 2011

L'Isle-aux-Grues, 25 juillet - 25 décembre 2012